

The background is a dark green or black cloth with a repeating pattern of ornate, symmetrical gold-tooled scrollwork. The scrolls are intricate, featuring acanthus-like leaves and flowing lines. The text is centered in the middle of the cover.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
LABICHE.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LABICHE

TOME VIII

PRÉFACE DE JEAN GRENIER

Illustrations originales

DE

JACQUES CARELMAN, TIBOR CSERNUS

ROBIN JACQUES, JACQUES NOËL

ET MICHEL SIMÉON.

AU CLUB DE L'HONNÊTE HOMME

A PARIS

Ce tome huitième de la première édition des Œuvres Complètes d'Eugène Labiche, composé en Didot, a été achevé d'imprimer en novembre 1968 sur les presses de l'Imprimerie Firmin-Didot. La reliure a été exécutée et gravée par les ateliers Boutan-Marguin à l'aide de fers originaux. Le tirage a été limité à 3 000 exemplaires tirés sur Velin mat des Papeteries Prioux numérotés de 501 à 3 500, 500 exemplaires tirés sur chiffon du Marais numérotés de I à D, et 100 exemplaires marqués H. C., le tout constituant l'édition originale.

LE NUMÉRO DE CET EXEMPLAIRE FIGURE SUR LE PREMIER VOLUME

ŒUVRES COMPLÈTES

DE LABICHE

VIII

Première édition
NOTICES DE GILBERT SIGAUX

© *Club de l'Honnête Homme* 1966

Préface

Labiche ne vise à rien d'autre qu'à divertir. En quoi il ressemble à la plupart des auteurs comiques — pas tous parce qu'il y en a qui ont des arrière-pensées. Labiche, lui, s'en défendrait. Il se croit, il se veut tout d'une pièce. Et il l'est.

Qu'a-t-il donc qui puisse retenir l'attention plus qu'un autre? peut-être est-ce qu'il a poussé la simplicité plus loin qu'on ne le fait d'habitude. Il s'efface derrière ses personnages au point qu'on n'a pas envie de savoir ce qu'il est. Voilà qui permet de se distraire à son aise. Il s'oublie, alors nous nous oublions.

Aucun auteur n'est plus lassant que celui qui fait « des mots ». Personne n'est plus redouté qu'un auteur dit spirituel. Les « mots » ne sont pas rares dans le théâtre de Labiche. Ce n'est pas lui qui les dit. C'est le caractère du personnage qui les lui fait dire ou c'est la situation qui l'y force.

La part faite à « l'involontaire » indique l'idéal classique d'un auteur. Celui-ci, une fois le mécanisme déclenché, assiste à la représentation, tout comme le spectateur.

Le développement d'une idée simple avec des moyens simples est le résultat d'un calcul. Ce qui n'est pas contradictoire. Il suffit de mettre la machine en marche et de prévoir son parcours. L'auteur n'a donc pas à intervenir une fois le départ donné. Mais il sait ce qui va se passer et dans tous les détails parce qu'il développe les conséquences logiques de la donnée initiale. Le plan qu'il suit est un itinéraire.

« J'entends par plan la succession développée, scène par scène, de toute la pièce, depuis son commencement jusqu'à la fin.

Tant qu'on n'a pas la fin de la pièce, on n'en a ni le commencement ni le milieu. Ce travail est évidemment le plus laborieux; c'est la création, l'accouchement.

Une fois mon plan fini, je le reprends et je demande à chaque scène à quoi elle sert, si elle prépare ou développe un caractère, une situation, enfin si elle fait marcher l'action. Une pièce est une bête à mille pattes qui doit toujours être en route. Si elle ralentit, le public bâille; si elle s'arrête, il siffle¹. »

C'est cette rapidité dans l'action qui enchante dans le théâtre de Labiche. Le lecteur ou le spectateur n'a pas le temps de reprendre souffle. Il est entraîné de plus en plus loin et avec une fatalité qu'il subit avec plaisir — avec un certain contentement aussi que donne le déroulement d'une série.

*On peut éprouver un amusement qui va jusqu'à la fascination à voir fonctionner une horloge dont tous les rouages s'enchaînent, surtout lorsque le mouvement s'accélère — alors il ne faudrait plus parler d'horloge mais de moteur — et que nous sommes entraînés dans une précipitation vertigineuse. Alors le tempo change, mais nous nous en réjouissons tout en ayant peur comme dans les montagnes russes. Voilà ce en quoi excelle Labiche. Comme exemples de rapidité dans l'action, de vivacité dans le dialogue, des pièces qui sont plutôt des farces que des comédies, mais des farces sans égales, s'imposent : *Edgard et sa bonne*, *Un jeune homme pressé*, *Les Suites d'un premier lit*, *L'Affaire de la rue de Lourcine*. Pas un geste, pas un mot qui ne concoure au dénouement.*

*Voilà en quoi il aurait pu être un auteur tragique. Car, une situation étant donnée, celle-ci pourrait se développer comme un cancer, de ceux qu'on ne peut arrêter en route — cela à condition qu'aucun obstacle irréductible ne vienne se mettre en travers de l'action. *Macbeth* et *Œdipe* vont droit au terme de leur destin malgré tous les obstacles.*

*Chez l'auteur comique le héros ne va pas ainsi directement vers la catastrophe. La série d'événements dans laquelle il est conduit et qui constitue son destin se croise avec une autre série dont les éléments diffèrent et c'est l'interférence de ces deux séries complètement indépendantes en soi, qui, comme l'a montré Bergson dans *Le Rire*, crée une situation comique. Celle-ci est fondée sur l'équivoque, autrement dit sur le quiproquo. Si les deux séries étaient indépendantes dans les faits comme elles le sont logiquement, il n'y aurait pas de méprise; si elles coïncidaient, il n'y en aurait pas non plus. Il faut qu'elles existent, chacune pour soi, et qu'elles se rencontrent, forment un nœud inextricable.*

La chose peut arriver de plusieurs manières : tantôt Labiche décrira un milieu fermé et le fera entrer dans un autre milieu qui n'a rien à voir avec le premier — c'est le cas le plus simple, qui produit les plus gros effets,

1. A. Carel - *Histoire anecdotique des contemporains*. Paris, 1885.

ceux de la farce, par exemple l'irruption de la noce du Chapeau de paille d'Italie dans un salon mondain pris pour une salle de restaurant; tantôt il s'agit d'un milieu homogène, mais dans lequel certains personnages ont intérêt à dissimuler ou leur situation actuelle ou leur situation passée, comme dans *Doit-on le dire?* et *Le plus heureux des trois*. Alors le comique est de nature plus fine, il dépend moins de l'accident.

Au fond le comique est toujours intellectuel — il résulte d'une partie d'échecs où les cavaliers seraient recouverts d'un masque. Dans ce carnaval ordonné la sensibilité ne trouve guère sa place; si elle le fait ce doit être à dose homéopathique, comme dans *Le Prix Martin* où le sentiment d'amitié lutte avec le désir de vengeance et dérange les calculs froidement opérés. Alors l'opposition demeure virtuelle.

Cette opposition se marque déjà d'une manière statique dans les camps mis en présence au début de la pièce et dans lesquels doivent se dérouler les événements qui dérivent de leur place mutuelle. Soit A, premier élément de la série qui doit donner A', A'', etc., et B qui doit donner B', B'', etc. Un timide qui n'a aucune chance de rencontrer un autre timide se trouve en rencontrer un. La juxtaposition initiale devient une opposition qui se poursuit jusqu'au bout parce que les deux séries en présence doivent se dérouler inexorablement et qu'elles se gênent mutuellement en interférant. Il n'y a pas dialogue mais monologue à deux.

Un pareil schématisme suppose donc un parallélisme initial qui se poursuivrait indéfiniment si l'auteur (et c'est sa seule intervention apparente) ne manifestait pas son pouvoir créateur en mettant tel terme de la première série en relation avec tel terme de la seconde.

Cette répétition en contrepoint peut atteindre un crescendo, amusant parce qu'inattendu d'abord, effrayant ensuite lorsqu'il continue; ou il fait cesser l'interférence, si par exemple deux familles, symétriques dans leur distribution, exercent l'une sur l'autre une surenchère — *La Poudre aux yeux* — qui risque de les séparer à jamais. Il faut donc faire durer une coexistence impossible, et de plus en plus, mais pas trop longtemps car la séparation deviendrait dramatique.

Les moyens employés par Labiche sont naturellement les plus nombreux et les plus divers. Ils consistent essentiellement en des contrastes: contraste entre la réalité des sentiments chez les bourgeois et les apparences qu'ils affectent, entre la conduite des domestiques et leurs obligations, et en général entre les événements qui se produisent et ceux qui sont attendus.

Avec une patience infinie, un Allemand a consacré une thèse (plus précisément son « Inaugural dissertation ») à la technique des comédies de Labiche¹. Heinrich Falter énumère toutes les catégories de jeux de scène mises en œuvre: les coups qui sont projetés et qui sont donnés par lâcheté ou donnés à fausse adresse; les déguisements et dissimulations, les méprises, l'arrivée de personnes qu'on ne désire pas et les départs de celles dont on aurait besoin, jusqu'aux jeux très divertissants avec des objets qui n'occupent plus la place qu'ils devraient avoir normalement — par exemple la corbeille à papier placée entre les mains d'un notaire et qu'il ne peut refuser

d'accepter tout en se demandant comment il s'en débarrassera, la plante symbolique du mariage portée par le père de la mariée dans les endroits les plus divers, le gilet de flanelle qu'un vieil employé ne peut jamais remettre sur lui parce qu'il est toujours dérangé.

Les inadaptations sont innombrables, elle aussi, par le fait qu'une expression donnée ne correspond pas à une pensée donnée et qu'elle est censée la traduire. L'on retrouve au niveau du langage les interférences qui apparaissent dans les situations. Ainsi des images incohérentes:

- le bâton de mes cheveux blancs...
 - un bras qui porte une épée à sa ceinture...
 - je veux lui plonger dans le cœur un fer rouge (...)
- qui lui rongera le foie (...) et dont le miroir implacable lui représentera son crime en lui criant...

Une incohérence au second degré est obtenue lorsque la première est rectifiée. A quelqu'un qui parle du « lait du coq », on fait observer: « Les coqs n'ont pas de lait, ce sont les poules ».

L'incohérence peut aller jusqu'à la contradiction:

- une photographie faite de mémoire.
- Quand on veut éveiller quelqu'un, on le prévient.
- Si vous êtes muet, dites-le.
- Je t'ai donné ma parole et maintenant je la retire, comme tout honnête homme doit le faire.

Tous ces artifices n'ont de valeur que parce qu'ils n'en sont pas pour le personnage: ce dernier est naturel, il parle un langage naturel, il ne se doute pas qu'aux yeux du spectateur il est en contradiction avec lui-même.

Il va de soi que ces antagonismes intérieurs peuvent également être conscients. Quand un personnage s'aperçoit qu'il est écouté par un autre il change de discours et de ton et par exemple au lieu de chercher à séduire l'innocente épouse, il lui tient des propos de morale qui enthousiasment le mari aux écoutes. Les apartés au théâtre remplissent aussi cette fonction, le public étant mis dans la confidence de ce que les autres acteurs doivent ignorer. Mais la plupart du temps ce n'est pas le cas. La contradiction est inconsciente, par exemple entre le ton et le contenu:

- C'est un secret que je ne puis confier à personne
- je vais te le dire.
- Écoutez-moi, sacrebleu! Je vous prêche la modération.

Contradiction encore entre deux affirmations:

- N'accusez personne de ma mort; c'est mon mari qui m'a flanquée par la fenêtre.
- Elle a une maladie... en acier.

Le point culminant du comique est atteint lorsque le personnage principal est convaincu qu'il n'y a pas contradiction alors que celle-ci est flagrante. Ainsi dans une pièce des plus souvent jouées: *Doit-on le dire?* où la banalité de la situation est relevée par un exotisme superficiel, le mari trompé (un marquis sud-américain) lit avec indignation dans une lettre adressée à sa femme:

« Quant au marquis, c'est un singe.

— Un songe! rectifie avec audace son partenaire, et il donne pour preuve: « Voyez, il y a un point sur l'o. » Et le marquis répond: « C'est juste ».

Toujours à propos des contrastes et des contradictions: les situations qui pourraient être les plus tragiques sont celles qui peuvent être aussi les plus comiques. L'infidélité conjugale met en mouvement les sentiments

1. Die Technik der Komödien von Eugène Labiche, Borna, Leipzig, 1909.

les plus forts et les plus pathétiques : l'amour, l'amour-propre, l'honneur, la confiance, elle remet en question les fondements mêmes d'une vie que l'on croyait assurés pour toujours. A ce thème Labiche a consacré plusieurs de ses comédies les meilleures — et particulièrement Le plus heureux des trois, Doit-on le dire? Le Prix Martin. Quand on compare la manière de traiter le sujet avec celle des auteurs contemporains on voit que l'analyse psychologique la plus fine peut s'allier à des procédés de farce très superficiels qui ne soulèvent pas le cœur précisément parce qu'ils sont épidermiques et qu'ils ne constituent pas le ressort de l'action. Tel n'est pas le cas chez beaucoup de successeurs de Labiche, qui ont recours aux moyens les plus vulgaires pour faire rire d'une situation qui frôle à chaque instant le tragique. La preuve que cette situation est impossible à soutenir, que le mari trompé subit une épreuve au-dessus des forces humaines, c'est qu'il n'a de ressources que dans l'aveuglement. A aucun prix il ne faut l'éclairer. S'il est mis au courant il ne peut s'empêcher de désirer une vengeance. Il est vrai que cette vengeance peut être grotesque, comme celle qui consiste à fonder un prix académique destiné à clouer au pilori les amis qui abusent de l'hospitalité d'un homme marié; mais auparavant celui-ci tente plusieurs fois de se débarrasser du traître par la violence. Il n'y arrive pas, malgré les circonstances favorables, parce qu'il est pris de remords et aussi parce qu'il a peur.

C'est que les héros de Labiche sont des bourgeois moins riches que ceux de Scribe, cet auteur si apprécié que (d'après Alexandre Dumas (père) qui était un peu jaloux de lui) on jouait ses pièces dans l'Europe entière et on lui attribuait même des pièces de Dumas. Un grand abus a été fait du mot « bourgeois » qui après avoir été un titre honorifique — comme il l'est encore en Suisse — est devenu un titre d'opprobre, bien que les travailleurs apprécient « la cuisine bourgeoise » et que l'idéal de la plupart des gens qui ne sont pas des bourgeois soit de le devenir. Il faudrait d'ailleurs distinguer entre plusieurs catégories de bourgeois. Ceux de Labiche sont surtout des parvenus, casaniers, poltrons, égoïstes et prétentieux. Ils n'ont qu'un enfant, par avarice. Bref ce sont des malthusiens. Ils n'en aiment pas moins leur femme et leur fille, ils sont relativement honnêtes et ne sont que superficiellement méchants.

Philippe Soupault dans un remarquable livre¹ souligne

la cruauté de la peinture de cette catégorie de bourgeois et en même temps sa véracité. Labiche était bien placé pour le faire : il était un bourgeois et avait bien raison de ne peindre que les gens de son milieu. Son théâtre est satirique et accablant pour eux. Pourtant il me semble qu'il a une certaine tendresse pour ceux qu'il met en scène : il ne les condamne pas d'une manière absolue. C'est peut-être parce que ces sortes d'hommes ne peuvent être que médiocres — et donc médiocrement méchants.

Ils sont cependant d'une extrême méchanceté dans leurs rapports avec les artistes. L'un dit de son voisin, peintre : « Méchant barbouilleur ! j'ai toujours détesté les peintres, moi ! » Un autre : « Je me moque pas mal du grand Liszt ! », il définit le piano « un gros meuble embarrassant ». Un troisième : « Sais-tu ce que c'est qu'un artiste? mais un artiste... c'est un insensé, un fou, un braque... un homme sans conduite, sans domicile, sans mœurs, un sacripant... couvert de dettes, buvant de l'absinthe, passant toutes ses nuits dans l'orgie avec un chapeau de feutre et des gants blancs ! voilà ce que c'est qu'un artiste ! »

Ni l'entente ni la compréhension ne sont possibles entre ces deux sortes d'hommes. Le moindre défaut que l'une puisse reprocher à l'autre, c'est son inutilité — dans un siècle où la recherche du confort, de la commodité a remplacé celle du luxe et de la beauté. « A quoi sert un peintre? — A quoi sert un musicien? dit un personnage de Scribe. A porter le trouble dans les familles, à monter la tête des jeunes personnes, à leur faire perdre devant leur piano un temps qu'elles pourraient employer à calculer ou à tenir les livres en partie double. »

Si le piano ou la tapisserie jouent encore un certain rôle en tant qu'« arts d'agrément », c'est uniquement parce qu'ils indiquent ce qu'on appelle aujourd'hui un certain « standing », disons : un niveau de vie élevé.

Tout cela est bien noir. Mais l'écrivain ne choisit pas ses matériaux : il ne peut que choisir le moyen de les employer. Labiche a traité des sujets de Molière, les titres sont significatifs : Le Misanthrope et l'Auvergnat, L'Avare en gants jaunes — de La Fontaine dans La Chasse aux corbeaux, La Cigale chez les fourmis, La Station Champbaudet (à travers la matrone d'Éphèse), etc. Il n'avait aucune prétention que de nous divertir. Et c'est pourquoi son œuvre est à la fois un divertissement et plus qu'un divertissement².

JEAN GRENIER.

1. Eugène Labiche (Mercure de France, réédition 1964).

2. Gilbert Sigaux, connaisseur, amateur, érudit dans le

domaine de Labiche et qui a découvert et publié des inédits de lui, en est le meilleur témoin.

IL EST DE LA POLICE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR EUGÈNE LABICHE ET LOUIS LEROY

*représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
du Palais-Royal, le 7 mai 1872*

ACTEURS qui ont
créé les rôles.

CATHERINE	MM. BRASSEUR.
GRAINDOR	LHÉRITIER.
OCTAVE	PRISTON.
JULIE GRAINDOR	Mmes GILBERT.
JOSÉPHA	BRETON.

La scène à Paris chez Graindor.

Un salon. — Porte au fond. — Portes latérales. — Une cheminée. Un placard.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, GRAINDOR; puis JOSÉPHA.

JULIE, à la cantonade. — Adieu mon ami, adieu, à bientôt. (*Venant en scène, tenant un carnet de bal à la main.*) Voilà qui est curieux... en serrant ce matin mon carnet de bal, j'y ai trouvé ces lignes écrites par une main inconnue. (*Lisant.*) « Cher ange, je vous aime » comme un fou... Je cherche un moyen pour m'introduire chez vous... Je le trouverai... Ne vous étonnez de rien et attendez-vous à tout.

» Le comte de Poulerval. »

Je ne connais pas du tout ce monsieur-là! Est-ce le petit brun qui m'a déchiré ma robe, ou le grand blond qui m'a cassé mon éventail?... Il est cruel de ne pas connaître celui qu'on aimera peut-être un jour. Je n'y comprends rien... Je n'ai confié mon carnet à personne... on l'aura pris sur ma chaise, pendant le cotillon... Pourvu que ce comte de Poulerval ne commette pas quelque imprudence... Heureusement mon mari est sorti... il est allé à une conférence; il s'agit de l'application d'un nouveau compteur électrique aux petites voitures... il voulait m'emmener... j'ai refusé... alors il m'a dit que j'étais une femme superficielle...

Josépha entre par le fond.

JOSÉPHA. — Madame?

JULIE. — Que voulez-vous?

JOSÉPHA. — C'est une cuisinière qui se présente pour remplacer celle qui est partie.

JULIE. — Ah!... Comment est-elle?

JOSÉPHA. — C'est une fille de la campagne... elle a l'air solide.

JULIE. — Faites-la entrer.

JOSÉPHA. — Venez!... entrez!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE.

Catherine est en costume de paysanne et porte une malle sous son bras.

JULIE. — Approchez... (*A part.*) C'est une forte fille.

CATHERINE, se plaçant devant Julie, avec sa malle sous son bras. — Eh ben!

JULIE. — Quoi.

CATHERINE. — Quéque nous disons?... Je vous conviens-t'y comme ça?

JULIE. — Un instant... Déposez d'abord votre malle.

CATHERINE. — Ah! non, si nous ne nous arrangeons pas... faudra que je la reprenne.

JULIE. — De quelle part venez-vous?

CATHERINE. — De la part de votre fruitière... elle m'a dit que vous aviez besoin d'une cuisinière... alors me v'là.

JULIE. — Avez-vous déjà servi à Paris?

CATHERINE. — Une fois, chez un animal de grainetier...

JULIE. — C'est comme cela que vous parlez de vos maîtres... Pourquoi l'avez-vous quitté?

CATHERINE. — C'était un touche-à-tout... il me faisait monter tous les jours à l'échelle, sous prétexte de lui descendre des bottes de foin... et il me prenait les mollets... Un vrai touche-à-tout!

JULIE. — C'est bien. Avez-vous des certificats?

CATHERINE. — Ah! c'est pas ça qui me gêne! (*Elle pose sa malle et tire un papier de son fichu.*) V'là un papier qui certifie comme quoi j'ai été couronnée rosière dans mon endroit.

JOSÉPHA, la regardant avec étonnement. — Ah bah!

JULIE. — Rosière! (*Lisant le papier.*) A dix-neuf ans et trois mois...

JOSÉPHA. — Dix-neuf ans! (*A Catherine, avec intérêt.*) Vous avez dû bien souffrir?

CATHERINE. — Ah! oui!... Les premières années ça va encore... mais après!...

JULIE. — Vous vous appelez Catherine Leduc?

CATHERINE. — Catherine-Eudoxie Leduc... chez nous M. le brigadier de gendarmerie m'appelait Eudoxie... il trouvait cela plus maniable. (*Elle reprend sa malle.*)

JULIE. — Et vous savez faire la cuisine?

CATHERINE. — Parfaitement... Si vous aimez les soupes à l'oignon... les tourtes à l'oignon et les tartes à l'oignon... Je soigne aussi les chevaux et je répare les toitures... les couvertures.

JULIE. — Comment?

CATHERINE. — Quand, par hasard, il manque une ardoise... ça peut être commode.

JULIE. — Comment! vous grimpez sur les toits?...

CATHERINE. — Papa est couvreur... alors il m'emmenait pour lui tenir compagnie.

JOSÉPHA, à part. — Quelle drôle de rosière!

JULIE. — Je dois vous prévenir qu'ici la cuisinière monte le bois... et l'eau... Vous paraissez forte...

CATHERINE. — Moi? C'est-à-dire que vous seriez dans une baignoire, avec Mademoiselle... (*elle indique Josépha*) que je ne serais pas embarrassée pour vous descendre dans la rue... sans en renverser une goutte.

JOSÉPHA. — Pas possible?

CATHERINE. — Par exemple, j'ai bon appétit... je flanque par terre mes trois livres de pain...

JULIE. — Combien voulez-vous gagner?

CATHERINE. — Dame!... vous savez... le plus possible...

JULIE. — Je donne trois cent soixante-cinq francs...

CATHERINE. — Vingt sous par jour.

JULIE. — Nourrie et blanchie...

CATHERINE. — Oh! ça, blanchie... Vous ne pourriez pas économiser un peu sur le blanchissage et donner quelque chose de plus?

JULIE. — Non... c'est mon prix.

CATHERINE. — Alors, topez! c'est convenu. (*Elle dépose sa malle.*) C'est une brave femme. (*Elle remonte au fond à gauche.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRAINDOR. Graindor entre effaré, il a un grand cache-nez; sa perruque et ses favoris sont noirs.

GRAINDOR, au fond. — Fermez les portes! Je suis sûr qu'on m'a suivi.

JULIE. — Quoi donc!

GRAINDOR. — Ne laissez entrer personne... et si l'on me demande... dites que ce n'est pas ici.

JULIE. — Mais qu'y a-t-il!

GRAINDOR. — Plus tard... Je ne peux pas le dire... Prévenez le concierge pour qu'il défende ma porte (*Il entre vivement à droite.*)

CATHERINE, bas à Josépha. — Quel est ce vieux noir?

JOSÉPHA. — C'est M. Graindor, le mari de Madame.

JULIE. — Ah! mon Dieu, qu'est-il arrivé? Josépha, venez... j'ai besoin de vous. (*Elle sort par le fond avec Josépha.*)

SCÈNE IV.

CATHERINE, seule.

Plus personne! (*Au public.*) Chut!... faut pas le dire, je ne suis pas une fille... je suis un jeune homme... Tout ça c'est la faute de mon oncle Terreux... un vieux troupier qui avait une jambe de bois... Papa était fier de la jambe de mon oncle Terreux... mais pas maman!... elle avait pris en grippe l'état militaire... et répétait toujours : J'ai mon idée!... Aussi quand je vins au monde... papa était absent, maman pocharda le médecin chargé de constater les naissances et me fit inscrire sous le nom de Catherine-Eudoxie Leduc... du sexe féminin. Je grandis sous ces vêtements, j'appris la couture, le savonnage, la cuisine... Ma vertu faisait l'admiration du village... je résistais à tous les garçons... même au brigadier de gendarmerie, qui, à table, m'é-



Robin Jacques

Graindor. — Ne laissez entrer personne... (Page 2.)

crasait toujours les pieds avec ses grosses bottes... Ça m'ennuyait... mais papa désirait nous marier. C'était un bel homme et pourtant il ne me disait rien. Ma chasteté eut sa récompense : à dix-neuf ans et trois mois je fus couronnée rosière... et quand la femme du maire m'embrassa sur l'estrade, nom d'un nom! un feu inconnu circula dans mon être... A partir de ce jour-là, je devins rêveuse, languissante, capricieuse... je trouvais la soupe mauvaise... Maman avait beau y mettre de l'oignon... rien n'y faisait... Pauvre mère! pardonne-moi les

inquiétudes que j'ai pu te causer! Je ne me plaisais qu'avec mes jeunes compagnes... je les aimais toutes... toutes! Un jour enfin... j'étendais du linge avec la Colarde... une petite rousse... pas timide... le temps était orageux... les éclairs se bousculaient les uns sur les autres... Un violent coup de tonnerre se fit entendre... (Il imite le tonnerre.) Je trahis mon secret... La Colarde fut bien étonnée... et moi aussi. L'année suivante c'est elle qui fut rosière à son tour... et le lundi de Pâques elle épousa le brigadier de gendarmerie...

Je dois dire que le mardi il n'avait par l'air content... il jurait après les braconniers... C'est alors que papa me trouva une place de cuisinière à Paris... et me voilà à vingt ans... à la tête d'un sexe qui n'est pas le mien... mais il n'y a pas à dire, il le faut... Ma classe a dû tirer à la conscription la semaine dernière... je suis réfractaire et si je ne veux pas être fusillé, il paraît qu'il faut que je reste fille pendant dix ans... C'est embêtant, mais que voulez-vous, on les fera ses dix ans... A propos, j'ai reçu ce matin une lettre du pays... le facteur m'a dit : Très pressée... Malheureusement je ne sais pas lire... La petite femme de chambre va me défricher ça... entre camarades...

SCÈNE V.

CATHERINE, JOSÉPHA.

JOSÉPHA, *entrant*. — Tiens, vous êtes encore là, vous?
CATHERINE. — Oui... je vous attendais. (*A part.*) Elle est très gentille... mieux que la Colarde! (*Haut.*) Voulez-vous que nous soyons deux bonnes amies?

JOSÉPHA. — Je ne demande pas mieux... Seulement une rosière... ça m'intimide...

CATHERINE. — Ne faites pas attention... Je vous donnerai de bons conseils... Mon Dieu, que vous avez là une jolie robe!

JOSÉPHA. — C'est de la popeline.

CATHERINE. — Comment que vous dites?

JOSÉPHA. — Popeline.

CATHERINE, *tendrement*. — Poupeline! Ah! montrez-moi la doublure. (*Il la pince.*)

JOSÉPHA. — Ah! mais vous me chatouillez...

CATHERINE, *à part*. — Elle est sensible. (*Haut.*) Craignez-vous le tonnerre?

JOSÉPHA. — Ah! je vous en réponds.

CATHERINE, *à part*. — Comme la Colarde! (*Haut.*) Souvenez-vous que c'est pendant l'orage qu'on apprend à connaître les ceux qui vous aiment!

JOSÉPHA, *à part*. — Elle a l'air d'une bonne fille... (*Haut.*) J'ai un petit service à vous demander.

CATHERINE. — Moi aussi. (*Toutes deux fouillent à leur poche et en tirent une lettre.*)

CATHERINE et JOSÉPHA, *ensemble*. — Lisez-moi ça...

JOSÉPHA. — Hein? mais je ne sais pas lire...

CATHERINE. — Ni moi non plus.

JOSÉPHA. — Allons, bien! comment faire pour savoir ce que m'écrit M. Gontran...?

CATHERINE. — Qui ça, Gontran...?

JOSÉPHA. — Ne le dites pas à Madame... c'est un commis, un sous-chef de rayon qui me fait la cour...

CATHERINE. — Un amoureux. (*A part.*) Ah mais non! je n'entendons pas ça! (*Haut.*) Est-il possible! vous, mademoiselle Josépha... une personne distinguée qui a reçu de l'éducation; vous ne savez pas lire, mais vous avez reçu de l'éducation...

JOSÉPHA. — Un peu...

CATHERINE. — Et vous allez prendre vos connaissances dans des rayons! Ah! vous me faites beaucoup de peine.

JOSÉPHA. — Dame! tout le monde ne peut pas être rosière.

CATHERINE. — Non... je ne vous demande pas ça; je suis incapable de vous donner de mauvais conseils... mais voyons, mon enfant, écoutez-moi. (*Elle l'embrasse.*) Je suis votre ami, moi.

JOSÉPHA. — Oui, mam'zelle Catherine.

CATHERINE. — Eh bien! pourquoi aller chercher des amoureux au loin... quand il serait si commode d'en prendre un dans la maison?

JOSÉPHA. — Dans la maison... j'y ai bien pensé...

CATHERINE. — Oh! chaste nature!

JOSÉPHA. — Mais je ne vois personne... il n'y a que des vieux...

CATHERINE. — Peut-être qu'en regardant bien... Nous chercherons ensemble.

JOSÉPHA. — Oh! vous! une rosière, vous ne vous y connaissez pas...

CATHERINE, *l'embrassant*. — Peut-être, peut-être...

JOSÉPHA, *se reculant*. — Ah! mais vous me piquez.

CATHERINE, *à part*. — Je n'ai pas fait ma barbe... (*Haut.*) J'ai la peau un peu rude... l'air de la campagne... l'hâle.

JOSÉPHA. — Dites donc, qu'est-ce que vous pensez de Madame?

CATHERINE. — Je pense que c'est une belle femme... Craint-elle le tonnerre?

JOSÉPHA. — Non, elle ne le craint pas... elle l'aime...

CATHERINE. — Ça revient au même... Et le bourgeois, son mari, qu'est-ce qu'il fait?

JOSÉPHA. — Oh! ça... je ne peux pas le dire.

CATHERINE. — Un secret?

JOSÉPHA. — Oui... promettez-moi de ne pas le répéter.

CATHERINE. — C'est juré.

JOSÉPHA. — Eh bien!... on dit qu'il en est... c'est un cocher de fiacre qui l'a dit au portier...

CATHERINE. — Il en est... de quoi?

JOSÉPHA. — Vous savez bien...

CATHERINE. — Non.

JOSÉPHA, *mystérieusement*. — De la police.

CATHERINE, *faisant un mouvement*. — Ah! sapre-lotte!

JOSÉPHA. — Qu'avez-vous donc?

CATHERINE. — Rien. (*A part.*) Et moi qui suis réfractaire... Je me suis jeté dans la gueule du loup.

JOSÉPHA. — Du silence surtout!

CATHERINE. — Soyez tranquille... (*A part.*) Il n'y a qu'un moyen, je vais me faire mettre à la porte... et tout de suite! Je le regrette à cause de la petite qui est gentille.

JOSÉPHA. — J'entends Madame.

CATHERINE, *saïssant une potiche*. — Très bien! (*A part.*) En flanquant ça par terre, elle me donnera mon compte...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE, *entre par le fond*. — Catherine!

CATHERINE. — Madame?

JULIE. — Les peintres arrangent votre chambre; pour cette nuit vous coucherez dans celle de Josépha...

CATHERINE, *étonnée*. — Moi! Ah bah! (*A part, remplaçant la potiche.*) Je ne la casserai que demain.

JULIE. — Josépha, allez aider cette fille à s'installer...

JOSÉPHA. — Oui, madame. (*A Catherine, qui a repris sa malle.*) Venez-vous?

CATHERINE. — Avec plaisir... soyez tranquille... je dors comme une pioche!... (*A part.*) Ah! s'il pouvait tonner un peu! (*Elle sort par le fond avec Josépha.*)

SCÈNE VII.

JULIE; puis GRAINDOR.

JULIE, *seule*. — Je ne comprends rien à la frayeur de mon mari... il est entré comme un homme poursuivi... j'ai recommandé au concierge de dire qu'il était absent depuis deux jours; mais je voudrais savoir... (*Apercevant Graindor qui entre.*) Ah! le voici.

GRAINDOR, *il porte une perruque très blonde et des favoris de la même couleur*. — Nous sommes seuls?

JULIE. — Oui... Tiens! tu t'es mis en blond?

GRAINDOR. — Pour ne pas être reconnu...

JULIE. — Parle... Qu'est-il arrivé?

GRAINDOR. — Une chose... sinistre! je suis compromis!... moi qui ne me mêle jamais de politique, c'est vrai, je n'ai jamais voulu avoir d'opinion... pour ne pas en changer... Eh bien! me voilà fourré dans un complot!...

JULIE. — Toi! allons donc!

GRAINDOR. — Ne ris pas. J'étais sorti bien tranquillement après mon déjeuner pour assister à une conférence sur les compteurs électriques... je suis inspecteur de la compagnie des petites voitures, ça m'intéressait. J'entre... et je me trouve au milieu d'une société de gens mal mis, je me dis : Ce sont des cochers... et je me place au pied de l'estrade pour mieux entendre. On désigne plusieurs personnes pour présider... tout le monde refuse... alors, comme la conférence menaçait de ne pas s'ouvrir... je me propose.

JULIE. — Tu as toujours la rage de te mettre en avant.

GRAINDOR. — Je monte au bureau... on m'acclame, et j'entends dire, de tous côtés : Bravo! c'est un bon zigue!... Cette qualification m'étonne... mais j'ouvre la séance. Le conférencier paraît à la tribune... c'était un jeune homme pâle... à la tenue négligée... Je vis tout de suite que je n'avais pas affaire à un poseur... pas de pince-nez... pas de gants, pas de mouchoir de batiste, ni autre, les cheveux incultes... et les mains sans prétentions. Je me dis : C'est un savant; nous allons voir ce qu'il pense du compteur électrique... Il commence! « Citoyens!... nous avons à choisir un » candidat... N'en faut pas! » Je l'invite poliment à rentrer dans la question; il me répond : « Toi, tu m'embêtes! » Je lui inflige un rappel à l'ordre; l'assemblée me siffle. Je m'aperçois que je présidais une réunion électorale fonceée!

JULIE. — Allons, bien! te voilà président de club!

GRAINDOR. — Le tumulte grandit avec les propositions les plus insensées... le commissaire se lève et dissout la réunion... je me dis : Très bien! Allons-nous-en!

Ah bien! oui! l'assemblée proteste et se déclare en permanence... nous voilà en permanence...

JULIE. — Toi aussi?

GRAINDOR. — Comme les autres... puisque je présidais. On rédige une protestation qu'on me donne à signer le premier... Je veux refuser... lorsqu'un grand olibrius au regard jaune me dit : Pas de manières! Alors je signe...

JULIE. — Imprudent!

GRAINDOR. — Je signe Manlius!... un faux nom; mais cela ne me sauvera pas... le commissaire a pris des notes. Je suis revenu ici par des rues détournées... mais je sens que j'ai été filé... tu sais, ça se sent... on ne voit personne derrière soi... on sent qu'on est filé.

JULIE. — Ah! mon pauvre ami! dans quel guépier t'es-tu fourré?

GRAINDOR. — Il est certain que la police va faire une descente chez moi... fouiller mes papiers... Si on me demande, tu diras que je suis à Maubeuge, depuis quinze jours... Ça me fera un alibi.

JULIE. — Sois tranquille... nous te cacherons.

GRAINDOR. — Ah! ma pauvre Julie! il est dur à mon âge de devenir un homme politique... quand on n'a jamais rien fait pour ça!... Dire qu'il va falloir peut-être te quitter. (*Il l'embrasse avec effusion.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *entrant et regardant Graindor qui embrasse sa femme. A part*. — Tiens, un blond qui embrasse Madame! (*Il se retourne la face contre le mur en toussant.*) Hum! hum!

GRAINDOR, *tressaillant*. — Ce sont eux!... Déjà!...

JULIE. — Mais non, c'est Catherine.

CATHERINE. — Soyez tranquille, madame, je ne dirai rien, je suis discrète...

JULIE. — Quoi? Que pourriez-vous dire?

CATHERINE. — Dame! que vous vous embrassez avec un gros monsieur... cendré.

JULIE. — Mais c'est mon mari.

CATHERINE, *étonnée*. — Lui!... ah bah!...

GRAINDOR, *à Catherine*. — Silence! je suis à Maubeuge!

CATHERINE, *à part*. — Il veut pincer quelqu'un... Comme ils sont malins, ces gens-là... Je ne l'aurais pas reconnu.

JULIE, *à Catherine*. — Voyons, que voulez-vous?

CATHERINE. — Il y a là un jeune homme qui demande à entrer...

GRAINDOR, *à part*. — Déjà! Voilà, ça y est!

JULIE, *à part*. — Le comte de Poulerval, sans doute... Quelle imprudence!

GRAINDOR. — Son nom?

CATHERINE. — Il n'a pas voulu le dire.

GRAINDOR, *à Catherine*. — A-t-il l'air d'en être?

CATHERINE. — De quoi?

GRAINDOR. — Eh bien, de... (*Il lui parle à l'oreille.*)

CATHERINE. — Monsieur verra ça mieux que moi...

GRAINDOR. — Il faut le recevoir! (*A Catherine.*)

Introduisez-le. (*Catherine sort. A Julie.*) Du calme... du sang-froid... de l'énergie... Moi, je me cache!... (*De la porte.*) N'oubliez pas de dire que je suis à Maubeuge depuis quinze jours. (*Il entre à droite.*)

SCÈNE IX.

JULIE; puis OCTAVE.

JULIE, seule. — Enfin, il est parti!... Comprend-on ce comte...? Venir comme ça en plein midi... au risque de me compromettre... Ah! je vais le recevoir comme il le mérite!...

OCTAVE, entrant et restant à la porte. *Il porte un sac de voyage en bandoulière.* — Madame...

JULIE, sans le regarder. — Je m'étonne, monsieur le comte, que vous vous soyez permis une pareille démarche...

OCTAVE, étonné. — Hein? quel comte?

JULIE, le reconnaissant. — Octave! (*Se reprenant.*) Monsieur Octave!

OCTAVE. — Moi-même, ma chère Julie.

JULIE. — Osez-vous bien vous présenter devant moi, après votre conduite... votre indigne procédé?...

OCTAVE. — Non... ne vous fâchez pas... écoutez-moi.

JULIE. — Moi, qui vous avais tout sacrifié...

OCTAVE. — Ça, c'est vrai, vous avez été bien bonne pour moi, je le reconnais.

JULIE. — Et comment m'avez-vous récompensée?... Un jour, je vous accorde la faveur de me conduire au Concert Padeloup... Mon pauvre mari était malade.

OCTAVE. — Comment va-t-il?

JULIE. — Mieux, je vous remercie.

OCTAVE. — Je ne le connais pas... mais ça ne fait rien...

JULIE. — Vous deviez me prendre à deux heures, je m'habille... Je fais une toilette charmante... pour vous plaire...

OCTAVE. — Ah! Julie!

JULIE. — Deux heures sonnent... trois heures... quatre heures... cinq heures... personne!... Je me dis, il lui sera arrivé quelque accident. Le lendemain, pas de nouvelle... le surlendemain non plus.

OCTAVE. — J'ai une excuse.

JULIE. — Les jours, les semaines se passent... rien!... et c'est au bout de dix-huit mois que vous revenez...

OCTAVE, d'un ton pénétré. — Julie, écoutez-moi, je relève d'une longue maladie... J'ai eu la grippe!...

JULIE. — Pendant dix-huit mois?

OCTAVE, d'un ton solennel. — Cette grippe a dégénéré en coqueluche, et comme la coqueluche se gagne... je me devais à moi-même de me tenir à l'écart de l'objet aimé. C'est un sentiment de délicatesse...

JULIE. — Allons donc! la coqueluche ne dure pas dix-huit mois.

OCTAVE, solennel. — Non, mais elle a dégénéré à son tour en bronchite capillaire... l'affreuse bronchite capillaire!... Ah! j'ai bien souffert! mais Dieu m'est témoin que, sur mon lit de douleur, je n'avais qu'une pensée : Julie! toujours Julie!

JULIE. — Ah ça! me prenez-vous pour une bête?...

Voyons, soyez franc, vous avez quelque chose à me demander?

OCTAVE. — Julie, je vous aime toujours... je vous aime plus que jamais.

JULIE, faiblement. — Bien vrai?

OCTAVE, pleurnichant. — Julie, ma famille veut me marier!...

JULIE. — Ah!... Alors, c'est un billet de faire-part?

OCTAVE. — Oui... c'est-à-dire...

JULIE. — C'est bien... et... est-elle jolie?

OCTAVE, s'oubliant. — Oh! des yeux bleus, une peau éblouissante, et des dents! (*Voyant Julie faire la grimace.*) Elle est atroce!

JULIE, dépitée. — Voyons, parlez... Que me voulez-vous?

OCTAVE. — Voilà ce que c'est. Mon beau-père, un original, exige que je procède à la liquidation complète de mon passé.

JULIE. — Comment?

OCTAVE. — Excusez-le... c'est une vieille bête... Je ne dois laisser derrière moi ni portraits, ni mèches de cheveux, ni correspondances... (*s'attendrissant*) ni rien enfin qui puisse assombrir l'horizon de la mère de mes enfants!

JULIE. — Comment!... vous en avez déjà?

OCTAVE. — Oh! non! plus tard... Alors j'ai pris un coupé à l'heure et je fais ma petite tournée!... (*Il ramène par-devant son sac de voyage.*)

JULIE. — Quelle tournée?

OCTAVE. — Celle des dames qui ont bien voulu m'honorer de leur considération. (*Consultant une liste qu'il prend dans son sac.*) J'ai encore sept... huit... neuf visites à faire.

JULIE. — Neuf!... Et Monsieur me parlait de sa fidélité...

OCTAVE. — Oh!... c'était avant de vous connaître... car après, je me suis arrêté... Quand on a rencontré la terre promise, on ne va pas plus loin.

JULIE, à part. — Il est aimable au moins.

OCTAVE, tirant de son sac plusieurs petits paquets cachetés et en remettant un à Julie. — Voici votre petit lot : lettres, billets, photographies, mèches de cheveux... tout y est. Maintenant, veuillez avoir l'obligeance de me rendre mon petit colis...

JULIE. — Je ne l'ai pas sur moi... il est caché...

OCTAVE. — Où ça?

JULIE. — Dans le violon de mon mari...

OCTAVE. — Quelle imprudence!

JULIE. — Oh! il y a longtemps qu'il ne s'en sert plus... les cordes sont cassées... Attendez-moi là... je reviens. (*Elle entre à gauche.*)

SCÈNE X.

OCTAVE; puis GRAINDOR; puis JULIE.

OCTAVE, seul. — Elle est très gentille... elle a engraisé... et ma foi, si je n'avais pas une voiture à l'heure... (*Regardant à sa montre.*) Non... moins vingt!... Je craignais de rencontrer le mari... mais comme il ne me connaît pas, j'avais préparé mon petit prétexte... je me serais présenté comme un agent de la Compagnie

d'assurances la *Sécurité*, qui vient pour renouveler la police... Elle est très gentille... elle a engraisé. (*Il remonte.*)

GRAINDOR, *sortant de sa chambre avec précaution.* — Je n'entends plus rien... il doit être parti. (*Apercevant Octave.*) Hein? Lui!

OCTAVE. — Le mari sans doute! (*Saluant.*) Monsieur...

GRAINDOR, *saluant.* — Monsieur...

OCTAVE. — Monsieur, je suis un agent de la *Sécurité*, je viens pour la police.

GRAINDOR, *à part.* — J'étais bien sûr qu'on me filait! De l'aplomb. (*Haut.*) Enchanté, monsieur...

OCTAVE. — Je suis chargé de me présenter chez les personnes qui me sont signalées par l'administration.

GRAINDOR. — Comment donc, monsieur... mais je trouve ça tout naturel... je ne suis pas l'ennemi de votre institution... au contraire...

OCTAVE, *remerciant.* — Ah! monsieur...

GRAINDOR. — Il y a des gens qui sont contre... moi, je suis pour... j'aime l'ordre, la famille... la propriété...

OCTAVE. — Moi aussi; je l'assure, la propriété, monsieur Graindor.

GRAINDOR. — Mais pardon, vous croyez parler à M. Graindor?

OCTAVE. — Oui...

GRAINDOR. — Ce n'est pas moi, il est brun et il est à Maubeuge depuis quinze jours... Je ne suis que son meilleur ami, et en son absence...

OCTAVE. — Vous tenez compagnie à sa femme?

GRAINDOR. — Juste. (*A part.*) Je le roule!

OCTAVE, *à part.* — Mon successeur!... Elle aurait pu mieux choisir. (*Haut.*) Mon compliment, monsieur; je suis fâché de vous avoir dérangé.

GRAINDOR. — Oh! nous ne disions rien de bien important... dans le moment.

OCTAVE. — C'est une charmante femme...

GRAINDOR. — C'est vrai!

OCTAVE. — Nature aimante... un peu jalouse... Ce n'est pas un esprit supérieur... mais bonne musicienne...

GRAINDOR. — Tiens, vous savez?

OCTAVE. — Et puis elle a des qualités... sérieuses, une main adorable... des bras étourdissants... et des épaules!

GRAINDOR. — C'est vrai... les épaules...

OCTAVE. — Et la jambe! d'une finesse! une jambe de race! Seulement la cheville est un peu proéminente...

GRAINDOR. — C'est vrai! c'est vrai! (*A part.*) Ils savent tout! ils savent tout!

JULIE, *rentrant.* — Je l'ai trouvé... Ah! c'est toi, mon ami!...

OCTAVE, *à part.* — Hum! Elle me tutoie devant un tiers!

GRAINDOR, *à part.* — L'imprudente! Elle va me compromettre! (*Haut, faisant des signes d'intelligence à sa femme.*) Chère madame, permettez-moi d'abrégier ma visite... Mes compliments à Théodule, votre mari, quand vous écrirez à Maubeuge... (*Saluant Octave.*) Monsieur!... (*A part, sortant.*) Comme je le roule!

SCÈNE XI.

OCTAVE, JULIE; puis CATHERINE.

OCTAVE. — Ma foi! je ne vous en fais pas mon compliment...

JULIE. — Sur quoi?

OCTAVE. — Sur le gros bonhomme qui sort d'ici.

JULIE. — C'est mon mari!

OCTAVE. — Ah! bigre! Mais pourquoi se cache-t-il?

JULIE. — Oh! une affaire fâcheuse qui l'oblige à prendre certaines précautions. (*Prenant un ton pénétré.*) Octave... voici vos lettres!

OCTAVE, *pleurant.* — Ah! Julie!... c'est un moment bien cruel... (*Changeant de ton.*) Elles y sont toutes?

JULIE, *pleurant.* — Toutes, avec les cheveux et la photographie... Je n'aurais jamais cru que ça finirait comme ça...

OCTAVE. — Moi non plus... Voyons... Julie... du courage! Nous nous reverrons... je viendrai vous revoir... souvent. (*Il l'embrasse.*)

JULIE. — Oh! finissez... maintenant que vous allez vous marier...

OCTAVE. — Mais, je ne le suis pas encore, je vous trouve charmante, et si vous vouliez m'écouter...

JULIE, *baissant les yeux.* — Quoi?

OCTAVE, *à part, allant prendre son chapeau.* — Ah! diable! non! J'ai encore neuf visites à faire, n'entrons pas dans cette voie-là. (*Haut.*) Adieu, Julie!... Adieu, femme que j'ai tant aimée. (*Il l'embrasse.*)

CATHERINE, *entre par le fond et voit sa maîtresse dans les bras d'Octave. A part.* — Encore! Elle ne fait donc que ça!... Et ce n'est pas son mari c'te fois. (*Elle sort.*)

OCTAVE, *la quittant.* — Julie, laissez-moi croire que j'emporte votre estime.

JULIE. — Oui, mon ami... et je compte vous en donner une preuve.

OCTAVE. — Comment?

JULIE. — En assistant à votre mariage!... Cachée derrière un pilier...

OCTAVE. — Ne vous dérangez pas!... Vous êtes trop nerveuse.

JULIE. — Si, j'en aurai le courage!

OCTAVE. — Oh! merci! (*A part.*) Je ne lui dirai pas le jour...

JULIE, *à part.* — Je verrai comment est sa femme...

OCTAVE, *lui tendant la main.* — Adieu, Julie!

JULIE. — Adieu, Octave!

OCTAVE. — Oh! la société est bien cruelle! (*A part.*) Sapristi! si je n'avais pas une voiture à l'heure... (*Haut.*) Elle est bien cruelle, la société! (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

JULIE; puis CATHERINE; puis GRAINDOR.

JULIE, *seule et rêveuse.* — C'est un bon petit jeune homme, et malgré moi, tout à l'heure... j'étais émue...

je me rappelais le jour où je le vis pour la première fois... C'était à Versailles... rue des Réservoirs... Mais bah! puisqu'il va se marier! (*Tirant de sa poche le paquet de lettres qui lui a été remis par Octave.*) Les voici, ces lettres!... Comment! j'en ai écrit tant que ça?... Non, je ne veux pas les lire... ça me ferait trop de peine... et puis, on pourrait me surprendre... Oublions! (*Elle jette le paquet dans la cheminée.*) Bientôt la flamme aura tout dévoré... Tiens! deux heures! et je ne suis pas encore coiffée. (*Elle sonne.*)

CATHERINE, *entrant par le fond.* — Madame a tinté?

JULIE. — Oui... Priez Josépha de venir me coiffer...

CATHERINE. — Elle vient de sortir pour acheter du cordonnet.

JULIE. — Ah! quel ennui! Je ne peux pourtant pas... (*A Catherine.*) Savez-vous coiffer?

CATHERINE. — Un petit peu... (*A part.*) J'ai coiffé la Colarde!

JULIE, *passant près de la table.* — Eh bien! voyons... essayez... (*Elle défait ses cheveux et ôte le fichu qui couvrait ses épaules. Elle s'assoit.*)

CATHERINE, *regardant les épaules de Julie, avec admiration. A part.* — Ah mais!... Ah mais... J'aime mieux ça que de ratisser des carottes.

JULIE. — Eh bien! Qu'est-ce que vous faites?

CATHERINE. — Je regarde, madame, c'est si beau! C'est blanc, c'est poli... on ne trouve pas ça dans nos campagnes... (*Il pose un doigt sur son épaule.*)

JULIE. — Ah! vous me chatouillez!... On dit pourtant qu'il y a des petites paysannes...

CATHERINE. — Ah! ouiche! C'est pas cette peau-là... Avec les peaux de chez nous on râperait du sucre...

JULIE. — Allons! Vous êtes une flatteuse... Coiffez-moi!

CATHERINE. — Voilà, madame! (*Jouant avec les cheveux.*) Sont-y en vrai, ceux-là?

JULIE. — Vous le voyez bien!

CATHERINE. — C'est qu'on en a plein la main, et doux, et fins... et y sentent bon... (*Il embrasse les cheveux qu'il tient à la main.*)

JULIE. — Aïe! Vous me tirez les cheveux!

CATHERINE. — Pas de ma faute, allez!... J'en remettrais plutôt que d'en arracher!

JULIE. — Dépêchez-vous!

CATHERINE, *tout en la coiffant.* — Et comme Madame est potelée... une vraie caille... avec des petites fossettes... jolies!... jolies!... (*A part.*) Ah mais!... ça me tient chaud!

GRAINDOR, *entrant par le fond.* — Il est parti...

JULIE. — Qui est là?

GRAINDOR. — C'est moi.

CATHERINE. — Le mari!... Il a bien fait de venir. (*Il coiffe Julie, tout en faisant des gestes d'admiration.*)

GRAINDOR, *à part.* — J'ai guetté la sortie du policeman, dans le petit café en face... et là, il m'est venu une idée étonnante pour établir mon alibi.

CATHERINE, *à part, admirant les épaules de Julie.* — Oh! c'est uni comme un tapis de billard... sauf la couleur.

GRAINDOR, *à part, tirant une lettre de sa poche.* — Une lettre adressée à ma femme, que je vais expédier sous enveloppe, à mon ami Bataille, de Maubeuge, en le priant de nous la retourner par la poste... Comme ça, on verra bien que je n'ai pas présidé la réunion. (*A part.*) Comme je les roule!... Voyons, un timbre... Ah!

dans le secrétaire... (*Il passe derrière Catherine et va fouiller dans le secrétaire.*)

CATHERINE, *à part.* — Tant pis! Je n'y tiens plus. (*Il embrasse l'épaule de Julie.*)

JULIE, *à son mari, sans se détourner.* — Finissez donc, Théodule... c'est ridicule, ce que vous faites là.

GRAINDOR, *étonné.* — Hein! quoi? Je cherche un timbre.

JULIE, *regardant alternativement son mari et Catherine, qui s'est éloignée et frotte le peigne avec une petite*



Julie. — Neuf! ... Et Monsieur me parlait de sa fidélité... (Page 6.)

brosse. *A part.* — Ça ne peut pas être Catherine... J'ai cru sentir une barbe me piquer... (*Haut à Catherine.*) Allez! Je n'ai plus besoin de vous...

CATHERINE. — Une autre fois, faudra pas que Madame se gêne... je serai bien heureuse de la coiffer, ainsi que Monsieur. (*A part.*) Je vais faire ma barbe! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XIII.

JULIE, GRAINDOR; puis JOSÉPHA.

JULIE, *se levant.* — Mon ami, est-ce que tu n'as pas fait ta barbe ce matin?